

Pour Nathalie qui se rêve en capitaine
du *Maremma* et se reconnaîtra.

MICHEL CHEVALLIER

LES SEIZE PLAISIRS

ROMAN

GOOD HEIDI Production

3 bis, Cours des Bastions
1205 Genève · Suisse

Ce livre est une œuvre de fiction qui met en scène des personnes ayant réellement existé : le Comte et la Comtesse Ciano, ainsi qu'Arturo Bocchini pour le XX^e siècle, Giulio Romano, Marcantonio Raimondi, l'Arétin et le Pape Clément VII pour le XVI^e siècle. Ce qui est dit d'eux et de leurs actes est fidèle à la vérité historique. De même, le portfolio *I Modi* a existé et sa description dans ce livre reflète l'état de nos connaissances à son égard. En revanche, aucun exemplaire original des gravures de Raimondi ne nous est parvenu. Le Comte Ciano ne l'a donc jamais possédé. Les autres protagonistes de cette histoire sont issus de l'imagination de l'auteur, de même que leurs interactions avec les personnages réels.

I

« Ce', Ce', il a neigé ! C'est un miracle ! » m'interpella Liana, mon amie d'enfance, lorsque j'entrai en ce 1er janvier 1936 dans le café tenu par son père. En bon Romain, superstitieux et attaché aux signes du ciel, j'aurais dû comprendre que cet évènement qui ne survient qu'une à deux fois par siècle présageait d'une période hors du commun dans ma vie, bien que la manifestation céleste dont il est question ait frappé une ville entière. Mais qu'aurais-je pu faire si je l'avais saisi ? Et peut-être n'y a-t-il finalement aucun lien entre cet épisode et les péripéties qu'il m'a été données de traverser. Qui sait ?

En ce lever de rideau sur la quatorzième année de l'ère fasciste, Rome s'était réveillée sous un voile candide qui lui conférait tout à la fois la fragilité, l'innocence et l'excitation d'une première communiant. Descendu des Abruzzes, dont les entrailles grondent de spasmes profonds qui font parfois trembler jusqu'au fier Capitole, un vent d'hiver avait métamorphosé l'humidité lourde de la nuit en précipitations immaculées.

Dans cette ville à l'horizon peuplé de dômes altiers sous des cieux que les Anciens scrutaient pour leurs augures, chacun regardait le sol avec des yeux d'innocent, comme Romulus scrutant la riche glèbe en quête de l'emplacement le meilleur où

s'enraciner sur cette terre souple et marécageuse. Les cristaux de glace tombés de leur Olympe scintillaient sous la lumière matinale, réminiscence du tout premier jour des temps. Les chaussées étaient aussi éblouissantes que le surplis des prêtres qui tentaient à prudentes enjambées de rejoindre leur paroisse pour y célébrer le culte de l'an.

De la Rome polychrome, il ne restait que le jaune des citrons pendus aux frondaisons, ployant sous le poids des flocons, s'inclinant devant l'ondée couleur d'ivoire tombée des nues. La neige avait gommé le rouge des briques, l'ocre des tuiles, l'orangé des façades, les ors des palais, le jade éternel des palmiers, le vert discret des oliviers, auxquels la nature a octroyé le privilège de ne pas perdre leurs feuilles en hiver, et le brun arrondi des coupoles cuivrées.

Le peuple, d'ordinaire bruyant, restait coi. À quoi bon s'apostropher ? Le manteau opalin amortissait les sons plus sûrement que le doux duvet d'oies blanches. Normalement emplies de cris du matin au soir, sans que l'on ne sache jamais s'il s'agissait d'insultes, de racolage, de marques d'amitié ou de mauvais sort lancé comme on jette l'eau sale par la fenêtre, les rues étaient soudain frappées d'un silence calme et dense comme l'obscurité. Dans cette ville habituée aux Dieux et à leurs caprices, il avait suffi d'une nuée cristalline pour rendre la population muette.

Les Romains, si prompts à voir des causes séraphiques à la moindre fantaisie des firmaments, abordaient le manteau que la nuit avait déposé sur leur cité comme on aborde la page vierge de chaque réveil : avec la pesante fatalité née des siècles passés à survivre aux forces telluriques qui agitent la mère de toutes les villes. Ils ne criaient pas au miracle ni n'invoquaient la Madone, qu'ils chérissent pourtant bien plus que les innombrables pèlerins qui ont battu de leurs semelles ces chemins qui tous, inéluctablement, mènent à cette capitale de pierres, de prières et de bétail errant.

Anno bisesto, anno funesto, dit-on à Rome. Année bissextile, année funeste. Février 1936 comptait 29 jours. Avais-je négligé les augures en ce 1er janvier ? Qui sait ?

II

« Ambo ! Ambo ! J'ai coché deux numéros sur la première ligne ! Par ici les dix lires de prime !

Je jubilais, j'étais riche ! Dix lires ! L'année ne pouvait mieux commencer.

— Quels numéros as-tu ? demanda, froid, Ascanio. Ce n'était pas la perte des dix lires qui le renfrognait, c'était le vent d'hiver dont la vibration glaciale faisait trembler nos corps.

— Le sept et le quarante-sept.

— Dans la symbolique de la tombola romaine, ce sont les

chiffres associés à *I dolori o er padre* et *Il morto che parla*. Tu les as bien choisis ! Tu as mal à ton père et les morts vont se mettre à causer... Ça facilitera nos enquêtes !

— Nous, la police, nous faisons parler les morts pour arrêter les assassins » lança fièrement Mauryzio en me tendant une monnaie luisante représentant un aigle aux ailes déployées sur une face et le profil de notre petit roi moustachu sur l'autre. Dix lires !

En ce jour païen choisi par Jules César pour ouvrir l'année, date que les papes avaient tenté en vain d'effacer au profit du 25 décembre, le commissaire Ascanio Gaetano, Mauryzio Lucchini et votre serviteur, Cesare Accardi, agents de police, étions occupés comme la moitié des Romains à jouer à tombola, le loto local. Mais la pensée que tous les autres joueurs étaient calfeutrés chez eux, entre café, liqueur et gâteaux, alors que nous étions confinés dans les locaux de police d'Ostia me désolait.

Ostia, le lido de Rome, avait pris son essor sous l'impulsion de Mussolini. Je n'y vivais pas, j'avais été détaché à son commissariat. Le développement urbain s'était accompagné de la nécessité de faire respecter la loi et de marquer la présence de l'État, y compris le jour de l'an. Mauryzio et moi avions bien tenté d'argumenter lorsqu'Ascanio nous avait réquisitionnés :

« Ascanio, que crains-tu un 1er janvier ? Tout le monde est

à la maison, même les voleurs ! Laisse la milice parader pour une fois, elle sera heureuse. Tu sais qu'il lui en faut peu, c'est toi qui me l'as appris, avais-je plaidé.

— Oui, avait renchéri Mauryzio, j'en étrusqu'assez de travailler tout le temps !

— Laisse les Étrusques où ils sont et apprends à parler ! avait répondu sèchement Ascanio. Avez-vous oublié qu'à la Saint-Sylvestre, les Romains jettent leurs vieilleries par la fenêtre ? Chaque année, il y a des dégâts et des plaintes. Le premier de l'an est un jour important pour montrer notre présence à la population.

— Mais s'il s'agit de débayer la voie publique, la milice le fera très bien, repris-je.

— La milice ne sait pas s'entremettre entre deux familles quand les rebuts de l'une sont tombés sur le balcon de l'autre. Elle bastonnera tout le monde et c'est vers nous que les bastonnés se tourneront pour se plaindre. Oh pas des coups qu'ils ont reçus, bien sûr, ils n'oseraient pas le faire. Mais nous récupérerons des litiges que la milice aura envenimés. C'est aussi simple que ça. Alors, autant vaut être sur le pont les premiers. »

Les ordres sont les ordres, me disais-je pour me consoler.

Pour une fois, Ascanio semblait s'être trompé. Les flocons avaient recouvert les débris de l'an vieux que les Romains avaient lancés au hasard des sabords de leurs appartements, comme l'aérostier largue du lest pour atteindre les hauteurs

promises par l'année nouvelle. Les rues pouvaient bien être encombrées de casseroles bosselées, de bidons d'huile rouillés, de débris d'assiettes, de tabourets unijambistes ou de pots de chambre percés, personne ne semblait s'en offusquer. Les résidus du passé n'étaient plus que des formes molles, dissoutes sous l'arrondi d'une couche lactée, dont la teinte, pour une fois, ne tenait ni au travertin laiteux des églises ni aux uniformes immaculés d'aviateurs en parade.

Selon l'habitude, nous avions échangé des vœux avec mes voisins pour la nouvelle année : vœux de bonheur, de santé et d'argent, comme si nous pouvions chaque 1er janvier remettre les compteurs à zéro, effacer le temps écoulé, notre condition sociale et nous libérer du ballast de notre passé. Comme si chaque seuil temporel nous faisait renaître plutôt que de nous rapprocher de la fin du chemin.

Par la fenêtre, je vis une mendiante, assise sous un porche, sourire à son reflet dans un fragment de verre ramassé au sol telle une princesse se regardant dans sa psyché. Elle m'aperçut et son visage sembla s'illuminer. J'y vis un signe divin. Elle était un ange travesti aux yeux des humains. Seuls les élus capables de voir par-delà son apparence mortelle seraient sous la protection de ses pauvres ailes. J'étais de ceux-là.

« Qui sait ce qu'annonce cette neige ? » avait conclu Ascanio songeur.

III

« La neige le premier jour de l'an ! s'extasiait Liana. Tu sais ce que signifie le chiffre un dans la tombola ? Elle baissa la voix : *lu più rossu o pippetto*. Pippetto est le plus grand... peut-être parce qu'il a la plus grosse. » Elle rougissait.

Je ne m'attendais pas à ce rappel. Oui, c'était vrai. Dans la tradition romaine, le premier de tous les nombres est associé à la plus grosse, celle du grand méchant loup qui attend la petite capucette au lit. Me parlait-elle de moi ? Me promettait-elle à demi-mots une année de délices en me disant cela ? Je me sentis soudain des ailes.

Dans le bar paternel, Liana s'était blottie contre le cylindre de cuivre luisant de la machine à café qui exhalait un nuage de vapeur bienfaisante. Nous avions grandi côte-à-côte dans ce quartier du Quadraro, partageant la rue et nos jeux, partageant aussi notre solitude et notre parent manquant, sa mère et mon père. Seule l'école qui divisait le sexes nous avait séparés le temps de ses leçons.

Malgré le froid, le local était vide. Sous la blancheur de ce jour inaugural, la Via dei Quintili où j'habitais, s'était muée en une oasis de concorde dans laquelle tous ne formaient plus qu'une seule grande famille unie sous le manteau magique de l'hiver.

Excitée par la neige, Micia, ma petite chatte, faisait fête de tout et courait infatigable parmi la foule de nos voisins rassemblés dans la rue pour jouir de cette blancheur éphémère. À coups de boules de neige, de rires et de glissades les enfants découvraient cet univers immaculé dont la dissolution avait déjà commencé. Leurs capes sombres et leurs culottes courtes me rappelaient les fins d'années scolaires dans l'école de garçons que j'avais fréquentée : nous lancions nos tabliers noirs par les fenêtres et courions vers les vitres des filles ramasser leurs tabliers blancs, sous le sourire oblique des enseignantes.

Oubliées les risses, les inimitiés et les jalousies, jusqu'à la fonte des neiges qui ne manquerait pas de faire émerger la boue, les ornières et les rancœurs de ce chemin oublié des autorités et des dieux. Le Quadraro était aux marges de l'univers connu, il avait échappé aux grandes découvertes de la Renaissance et n'avait jamais été vraiment civilisé. Il y avait désormais peu de chances qu'il soit jamais admis dans le monde cartographié.

IV

Comme d'habitude, ma mère avait pesté. Contre la neige, ce jour-là. Pourtant, elle n'avait pas à sortir, elle. Les travaux de couture dont elle vivait la retenaient à la maison, où les feuilles et les brindilles qui brûlaient dans le kanoun de terre cuite offert par nos voisins libyens irradiaient en un halo dont

le rougeoiement alimentait l'illusion de chaleur.

Ses cheveux d'ordinaire rétifs comme la toison des Gorgones s'étaient prêtés docilement au glissement du peigne qu'elle me confiait chaque matin. Je n'en avais pas moins évité ses yeux, de crainte que la souffrance en son regard ne transforme ma journée en une roche pesante.

La légèreté de l'air, libéré de la bruine qui s'était toute concentrée dans les flocons, avait facilité ce labour quotidien dont je ne savais s'il était une marque de confiance, un gage de complicité ou le rappel continu de mon erreur de naissance. Ma mère voulait une fille et n'avait rien fait pour me cacher la faute originelle que je portais entre mes jambes. J'étais né du mauvais genre.

Un jour que je démêlais sa chevelure, ma mère avait marmonné « je suis sûre que c'était une fille ».

« Qu'est-ce que tu dis maman ?

— Que je suis sûre que c'était une fille.

— Qui ?

Je sentis la tête de ma mère se raidir.

— Tu le sais. Je t'ai dit que j'ai perdu ma fille en cours de grossesse, murmura-t-elle finalement.

— Tout va bien, je suis là.

Elle ne m'avait jamais rien dit.

— Papa le savait ? demandai-je comme on lance une bouteille ou un filet à la mer, à la fois naufragé et pêcheur en eaux troubles.

— Non, ton père non ! »

Une origine défaillante est parfois plus lourde à porter qu'une longue généalogie, comme un amour déficient meurtrit plus qu'une affection étouffante. Mon père n'avait été pour ma mère qu'un succédané de grand amour, un ersatz comme ces textiles autarciques aux noms improbables, lanital, cafioc, rayon, apparus sur le marché depuis que la guerre en Éthiopie avait laissé l'Italie sur le bas-côté de la route du coton dont les Anglais contrôlaient toutes les mailles.

Je me sentais un fils indigne, héritier bâtarde alors que je rêvais d'être le fils prodigue qui ose l'ingratitude libératrice avant d'être reçu comme un prince à son retour. J'avais mal à mon père et je n'avais pas besoin de la tombola pour le savoir. Mais j'avais mal à ma mère aussi. Les précipitations de la nuit de l'an n'y avaient rien changé. Qui étais-je vraiment ? Où étaient mes racines ? Quelle était ma filiation ? J'avais 21 ans et la sensation de marcher sur l'eau. Ce n'était pas la répétition du miracle du Christ, mais le constat que mes pas ne s'appuyaient sur rien et que je risquais à tout moment l'engloutissement.

À propos de quelques personnages historiques dans ce livre :

Edda Ciano, née Edda Mussolini (1910–1995) est la fille aînée de Benito Mussolini. Enfant rebelle, elle est la préférée du Duce. Elle conduit sa voiture, fume des cigarettes et flirte, choses rares à l'époque. À 19 ans, elle épouse Galeazzo Ciano, issu de l'une des plus riches familles d'Italie. Les mariés se connaissent à peine, mais en père de son temps, Mussolini pense que cette union calmera Edda. Le couple a trois enfants, mais aussi d'innombrables relations extraconjugales. Vers la fin de la guerre, Edda se réfugie brièvement en Suisse. Elle y consulte un psychiatre qui diagnostiquera une relation trop proche avec le père, matrice des relations agitées d'Edda avec les hommes (son rapport est disponible sur internet). Après la mort de son mari, elle mène une vie à la fois mondaine et discrète.

Galeazzo Ciano (1903–1944) est le fils de Costanzo Ciano, officier de la marine militaire italienne, héros de la première Guerre mondiale et fasciste de la première heure. La famille Ciano est extrêmement riche et sa proximité avec Mussolini va lui permettre d'accroître encore ses avoirs. Pour cette raison, Galeazzo est honni de toute une frange du fascisme qui voit en lui un opportuniste. Il sera Consul à Shanghai, Ministre de la propagande puis des affaires étrangères et, enfin, Ambassadeur au Vatican. En 1943, il vote contre Mussolini au Grand Conseil du fascisme et sera arrêté, puis condamné à mort et exécuté. Ses contemporains le décrivaient capable du plus grand raffinement comme de la plus grande vulgarité.



Couverture du Time Magazine de 1939



Le Comte Ciano



La Comtesse et le Comte Ciano

À propos de l'œuvre présente dans ce livre :

I Modi, également connu sous le nom de *Les Seize Plaisirs* ou sous le nom latin *De Omnibus Veneris Schematibus*, est un ensemble de seize dessins érotiques présentant un couple occupé dans autant de positions sexuelles. Ces dessins composés probablement en 1524 par Giulio Romano ont été reproduits la même année par le graveur Marcantonio Raimondi, suscitant l'ire du pape Clément VII qui fit détruire les gravures. Ni les dessins originaux, ni ces premières gravures ne nous sont parvenus. Cette œuvre, considérée comme la première œuvre érotique des Temps Modernes, a néanmoins connu un grand retentissement. Les gravures de Raimondi ont été recopiées à d'innombrables reprises dès leur sortie et ont suscité de nombreux imitateurs. C'est à travers ces nombreuses copies que *I Modi* nous sont parvenus, sans que l'on sache à quel point ce qui est arrivé jusqu'à nous est fidèle aux dessins de Giulio Romano. Ni que l'on puisse avec certitude dater et retracer l'origine des copies existantes...



Giulio Romano (1492-1546)



Giove e Olimpiade



Due amanti